

# des LETTRÉS

# marché

ASSOCIATION CIRCÉ 12 RUE PIERRE ET MARIE CURIE 75005 PARIS TÉL. 01 44 32 05 95 FAX 01 44 32 05 91

marchedelapoesie.com

**I**L SUFFIT DE LIRE les dernières publications de la poésie espagnole pour en mesurer la richesse. La présence de neuf poètes à Paris en juin 2004 – dont deux Catalans – implique un choix. Cependant, bien que très différents par l'âge, par les thèmes abordés et les styles utilisés, ces poètes reflètent bien, depuis quinze ans, l'état de la poésie qui, en Espagne, n'est pas considérée comme un art cérébral et élitiste, mais comme l'occasion d'une intense rencontre entre la voix d'un poète et un lecteur. Tout poète se doit d'inventer un espace. Il y a trente ans, Espagnols et Catalans éprouvaient l'impérieux besoin de découvrir d'autres cultures. L'ennui distillé par le franquisme l'exigeait. Venise devint ainsi cette cité mythique où Ezra Pound avait achevé une vie qui symbolisait aussi la fugacité du temps qui corrompt la beauté tout en la leur rendant plus fascinante (Álvarez, Gimferrer, Carnero...).

## Richesse d'Espagnes

En 2004, les poètes voyagent toujours, mais s'ils savent encore évoquer la séduction des villes étrangères (Villena, Duarte, Marzal, Benítez Reyes...), leur regard a évolué. D'une part, les poètes sont plus sensibles à la désespérance qu'ils découvrent en chemin, car la beauté des paysages, jadis prioritaire, leur rend aujourd'hui plus douloureux le silence des pauvres, d'autre part, les jeunes poètes adoptent une attitude critique face à la banalisation des voyages. Le poème se présente

## ¡Que viva la poesía! poésie espagnole contemporaine entre deux siècles

1990-2004

MARIE-CLAIRE ZIMMERMANN

**Le 22<sup>e</sup> Marché de la Poésie reçoit neuf poètes venus d'Espagne, avec la complicité des institutions espagnoles, mais aussi de deux villes, San Pedro del Pinatar et Cordoue, où la poésie est devenue l'occasion d'événements hors du commun. Ces neuf poètes, connus et reconnus dans le monde hispanophile, ne le sont que très peu en France. L'occasion de les découvrir, et – qui sait ? – de leur permettre d'être un jour édités en France. L'enjeu du Marché de la Poésie, c'est aussi ce type d'échange.**

alors parfois comme un récit où s'enchaînent des anecdotes dont la sobriété s'allie à l'humour (L. García Montero, N. Comadira). Parfois, un long texte apparaît comme un itinéraire ludique empreint d'une réflexion sur le pouvoir des mots (Siles), ou bien le voyage amoureux célèbre l'éclat nocturne de la ville et le désir des corps (Gimferrer). Dans les recueils récents, le voyageur semble heureux de retourner vers ces



lieux espagnols et catalans où se déroule la vie de tous les jours. Souvent nommées, les villes s'imposent, avec une vision lucide et critique qui naît du spectacle de la rue où survivent des marginaux de tout bord, mais les poètes donnent à ces silhouettes une solennité sans complaisance. Transfigurés par la poésie, défilent sans mièvrerie ni pathétisme, ceux en qui le monde voit des épaves, la grandeur des perdants n'étant que celle d'un langage solidaire qui invente une beauté douloureuse (L. A. de Villena). Le poète se borne à montrer ce qui est, mais l'impossibilité de parler d'espérance conduit à une réflexion souvent caustique sur la condition humaine. Les poètes se tournent aussi vers la télévision, les films et la presse. On a écrit sur Sarajevo et sur les bombardements de la mythique Bagdad. La brièveté y est

de mise et l'on revient parfois à l'isométrie, voire au sonnet que les auteurs continuent à l'occasion de pratiquer. N'y a-t-il plus de contemplation de la nature? C'est de l'univers qu'il s'agit, de lieux où se joignent le vent et l'eau, la roche et la terre, que le moi regarde passionnément, en mettant en exergue la délectation que procure le contact des forces qui assurent la continuité créatrice du cosmos, ainsi la joie de nager, de marcher ou de s'allonger dans un pré. La violence de la nature est perçue avec intensité, comme signe prééminent du destin que l'homme partage avec les bêtes et les fleurs. La poésie apparaît donc par excellence comme le chant de l'immanence. Parfois, le texte s'enrichit des signes d'une Unité (Duarte) mais, dans tous les cas, les paysages font l'objet d'un lyrisme non effusif qui conduit à une intense méditation sur son origine et son devenir, ou à ce rêve que le poète construit à partir d'un univers qui lui échappe (Gallego). Tournés vers l'univers, les poètes catalans s'attachent cependant à décrire leurs paysages, dans des poèmes brefs et intenses (Pont, Parcerisas, Duarte).



Cela reste aussi vrai de bien des poètes espagnols, de toutes les régions, qui recréent le lieu de leur enfance, à travers

les jeux de la mémoire (Brines, Llamazares, Colinas).

## De la tricherie à l'illusion du plaisir

Mais il est d'autres lieux fréquemment évoqués, ceux de la vie immédiate : le quartier, la maison, la chambre où l'on fait chaque jour l'expérience du plaisir et de la douleur. Tous ces poètes accordent une place de choix au corps, réceptacle des perceptions, des sentiments et des pensées. L'on évoque le repas, la nappe sur la table ou la fenêtre. La poésie féminine s'attache à faire ressurgir impressions subtiles et émotions fugaces, l'intimisme de la diction s'accompagnant d'une ouverture sur l'altérité (Dionisia García, Amorós, Janés). Les poètes accordent une extrême attention aux objets, parfois les plus petits : une tasse de thé, une boîte d'allumettes où sont inscrites des lettres jaunes, un caillou minuscule posé sur le bureau, et chaque chose devient point de départ pour la méditation. Cela n'empêche pas les plus jeunes d'être saisis par l'aspect débilitant de la vie ordinaire ; toutefois, loin de la fuir, ils explorent la banalité afin d'en extraire de la magie. Entre un regard vers la mer, les astres, un champ de coquelicots ou une mouette

qui s'envole et les gestes de l'écriture, le moi est confronté à l'amour qu'il veut vivre dans cette même immédiateté. On retrouve encore certains traits communs à ces poètes qui ne sont pas le propre d'une génération, mais celui d'un moment historique.



Le plaisir des corps est partout exalté avec une extrême sensualité, mais les plus jeunes, même s'ils célèbrent l'animalité, abordent la passion avec distance, parfois même sur un ton caustique. Et ils se plaisent à démasquer les tricheries et les illusions de toute rencontre, durable ou provisoire. L'amour homosexuel donne lieu à l'éloge d'une beauté physique qui s'allierait à l'harmonie intérieure ; parfois aussi le locuteur adopte un ton humoristique face à la vénalité et à l'indifférence (Brines, L. A. de Villena).

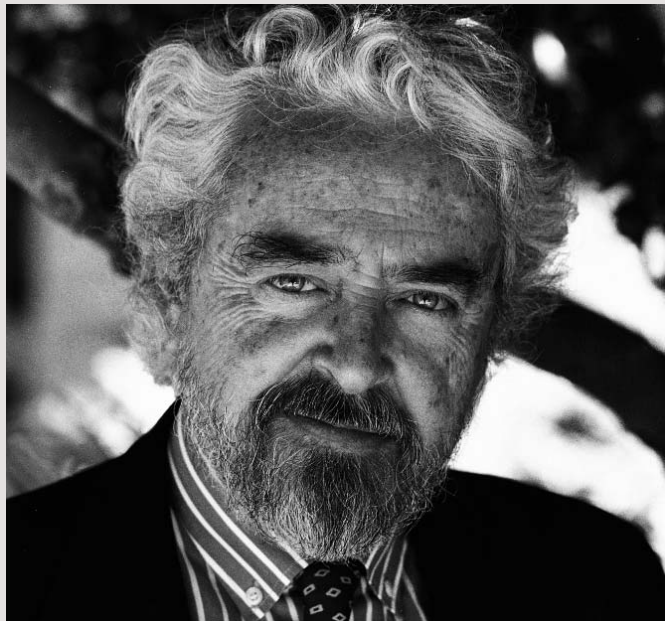
## La mort habite ces écritures

Il apparaît clairement que la méditation sur le temps a pris dernièrement des tonalités plus graves. La tristesse habite plusieurs grandes œuvres, étalées sur trente ans ou davantage, par exemple celles de Brines et de Gamonedá, l'intensité poétique provenant d'une expression étale et neutre, mais l'on n'oubliera pas non plus les cris et la révolte de Leopoldo María Panero. La mort habite ces écritures : la mort des autres suscite en particulier de beaux chants de deuil, ainsi le livre admirable de Pont sur la mort du père, *Vol de cendres*, où s'effectue une sorte d'osmose entre le corps du vivant et celui du mort avant que ne surgisse l'espoir d'une survie des endeuillés. L'on ne compte plus les textes écrits après le décès d'amis, poètes ou artistes, et celui de personnes plus proches. Cependant, le thème dominant est celui de la mort de soi, qui envahit l'écriture, trahissant une inquiétude de tous les instants. Les plus jeunes écrivains mentionnent souvent le *temps* qu'ils interpellent, mais ils décrivent aussi les troubles obscurs de l'insomnie. » p. 8





## José María Álvarez



CARMEN MARI

### Tosigo ardento

Dans le brouillard dans le froid  
d'une mer triste se détachent  
indécises les stations balnéaires.  
Les longues promenades de planches  
semblent se perdre dans un miroir  
embué.

Fauteuils esseulés parasols à la dérive. Et  
tu écoutes  
le bris de lames  
anciennes.

La proue d'une barque  
se balance solennelle dans la blancheur. Rappelle-toi  
[la vieille  
automobile de ma grand-mère – C'est une fin d'été, les  
premiers froids, au crépuscule; des hommes  
à l'aide de vantaux aveuglent portes et fenêtres  
dans la grande maison de vacances. Et la voiture, noire, immense,  
splendide, comme une embarcation  
funèbre – silence de photographie: Nous montons  
tous. Je vois la plage s'éloigner  
depuis la vitre le vent agite les palmiers.

Cependant  
je vieillis. Des  
filles se promènent  
sur le sable pieds nus, elles protègent  
leur cou enroulant leurs bras  
autour de leur chandail. Je les entends  
rire. Leurs visages  
se perdent dans le brouillard. Les vagues se brisent  
lentement. Comme de lisses  
animaux moribonds  
les échelles crissent.

On entend  
mêlée à la rumeur des flots  
la musique de lointains  
haut-parleurs, d'une piste  
d'auto-tamponneuses.

Des terrasses  
de plages solitaire,  
un verre dans la main.

Toujours tu fus  
nocturne. C'est pourquoi tu aimes  
Istanbul la somptueuse, et tu aimes Venise,  
et le petit matin à New York, les voitures  
de police sous la pluie.

Oui,  
Souviens-toi: l'Atlantique dans la solitude des môles,  
le clapotis contre les piliers agite l'eau  
des cadavres de rats, les  
lumières  
fantomatiques  
d'un transatlantique, quelqu'un passe  
sur le sol humide, avec  
des bottes de pluie, dans le silence  
gelé, au fond  
d'énormes portes métalliques,  
comme à présent se perdent  
sur la mer calme  
les stations balnéaires détruites,  
leurs longues promenades pleines de mystère.  
[...]

Et c'est pourquoi  
tu ne dois pas craindre  
la mort. Ne l'imagine  
pas même honorable,  
orgueilleuse, enchâssée  
dans ce joyau splendide  
de la Piazza.

Un jour peut t'emporter  
entre les tôles brûlées  
d'une voiture. Tu peux mourir seul dans un hôtel. Prends  
[une poignée  
de sable. Il est humide. C'est comme saisir  
une trace dans la main. Écoute

le clapotis de l'eau

contre les piliers.  
Solennelles, abandonnées, dans le brouillard,  
flottent les stations balnéaires.  
La rumeur de cette mer  
qui se brise, obscure. Tu comprends  
presque tout. Tu bois  
sur fond de lumières auréolées dans le brouillard  
d'une piste d'autos  
tamponneuses. La Mort danse pour t'exciter  
sur une piste de ciment une chanson  
stupide. Il passe  
des fillettes qui sont des abîmes.

Ah! écoute. Ce sont les rames  
des nef achéennes. Écoute

le zzzzzzzzzzz des mouettes  
qui traversent  
le brouillard.

Ciel de chair  
humide.  
Le monde est suspendu.

Dieux  
du suicide.  
Lune violente de Vivaldi.

Extrait de « Tosigo ardento » I, Musée de Cire, traduit par François-Michel Durazzo

## Felipe Benítez Reyes



CARMEN MARI

## Vicente Gallego

### Maintenant

Comme ce chien docile  
à mes pieds  
cet instant appartient à un dieu qui l'ignore,  
à la vie d'elle-même livrée à son amour.

Poussière du cristal de la joie,  
sur le front la rosée  
d'une nuit blanche en plein soleil,  
la rose rampante  
du sang en son entière majesté.

Sans doute savez-vous la profonde blessure,  
de ce cette juste marche  
sur la pure braise.

Mourir?  
Vois à présent ces mains,  
vois en elles le pain  
de cet amour si fou, d'une farine si pure.

**JOSÉ MARÍA ÁLVAREZ** (Carthagène, 1942), révélé en 1970 par l'anthologie de J.-M. Castellet, *Nueve Novísimos Poetas españoles*. Romancier, biographe et auteur de mémoires, essayiste, traducteur de Shakespeare, Hölderlin, Villon, Stevenson, Poe, London, T. S. Eliot et Cavafy, il est l'auteur d'une œuvre poétique considérable rassemblée sous le titre de *Musée de Cire* (*Museo de Cera*, septième édition, 2002), chacun des recueils parus étant venu se fondre dans cet ensemble de plus de mille pages. Le dernier *La Larme d'Ahab* (*La Lágrima de Ahab*, 1999) a été récompensé par le Prix de la Fondation Loewe. Quelques poèmes figurent dans l'*Anthologie bilingue de la poésie espagnole*, La Pléiade, Gallimard (1995) et *Poésie espagnole, 1945-1990* de C. de Frayssinet Actes Sud/Unesco (1999), ou dans des revues (*Europe et Liberté*). José María Álvarez a publié en français *Le Serpent d'Airain* (1996), L'Harmattan (1997).

### Le monologue du vampire

Dans votre sang je bois  
l'histoire universelle et les légendes,  
le confus magma de l'espèce,  
sa mémoire essentielle, son héritage trouble :  
les secrets rayonnants de la science  
et les révélations de la magie,  
les mutations géométriques de la lune indécise  
le mystère du soleil, qui n'est que feu.

Je bois dans ce fluide  
les grappes oscillantes des constellations  
et la douleur des amantes des naufrages,  
la sève primitive des forêts  
et le poison volatil du désir.  
Je bois dans ce fluide de pourpre dramatique  
les chimères mesquines de ceux qui vous  
[gouvernement,  
le vol du premier oiseau  
et la dernière nouvelle arrivée au journal.

Dans votre sang je bois  
l'écume des mers sans confins,  
l'effroi paisible de penser à la mort ténébreuse,  
la somme inconcevable de molécules

qui composent la voûte céleste  
et la petite somme  
du temps que vous offre le temps avare.

Je bois dans votre sang  
la mémoire dynastique de la peur  
[de la souffrance  
et l'odorat du loup,  
je bois l'injustice de tous les lignages  
et la totalité des nuits de procréation,  
à se désirer bête contre bête,  
à l'inspiration lunaire des ténèbres.

Dans votre sang je bois  
les mythes, les événements, les rumeurs,  
le sexe d'une déesse imaginaire  
et celui de l'accouchée que supputa  
un petit cadavre sans passé.

Dans votre sang je bois  
le débit métaphysique des fleuves changeants,  
la liturgie rhétorique de l'être et du néant,  
le vacarme d'Istanbul à midi  
et le bruit l'araignée tissant ses prisons.  
Je bois l'univers dans votre sang,  
dans son dense écoulement

vers le chaos prodigieux de la vie :  
l'exacte machinerie  
qui inonde de splendeur tout ce qu'elle détruit.

### Dans un musée

Dans la brume lourde des salles,  
avec sa lumière desséchée et blanchâtre,  
l'exacte splendeur du génie,  
le talent rayonnant : la brosse minutieuse  
qui a tracé la spirale des brocards,  
la texture  
de la cape d'hermine d'une reine très pâle,  
le raccourci du gantelet d'un rude *condottiere*,  
le subtil *sfumato* qui approfondit le labyrinthe  
d'un jardin avec ses ruisseaux, ses dragons,

et le bleu tiède dans des jaspes d'un fleuve  
[funèbre,

la touche brève qui donne de l'éclat à  
[une gemme,

et le vibrant cheval à la crinière d'arabesque,  
figé dans son harnais,  
l'émail de miel d'un luth  
dont joue un ange souriant,

la perspective qui feint  
des lointains hermétiques,

la vive vérité  
de l'horreur dans les yeux des martyrs...

Très bien. Félicitations à tous les artistes.  
Bon travail.

Mais la vie n'a lieu que dans le présent,  
dans l'écoulement rapide  
de l'insignifiance,  
accrochée à l'aspiration fugitive :  
l'adolescente au sac à dos en désordre  
qui s'assied sur un banc et se déchausse  
devant l'image du monarque sévère  
qui arrogant s'appuie contre un globe  
[terrestre,

et l'ivoire suintant des pieds brefs,  
la lente rocaïlle de ses cheveux baroques  
entre l'or baroque de sceptres et couronnes.

Deux sandales usées sur le marbre  
de l'austère galerie dans laquelle on exhibe  
la beauté terrible et enfermée,  
captive dans l'immortalité la plus glaciale :  
ce qui vit dans le temps sans le temps.

Inédits, traduit par François-Michel Durazzo

**FELIPE BENÍTEZ REYES** (Rota de Cadix, 1960), d'abord poète, mais aussi romancier, traducteur et essayiste, il est l'auteur d'une œuvre qui comprend tous les domaines de la littérature. Il figure dans les anthologies espagnoles et a obtenu les prix de la Fondation Loewe, le Prix de la Critique et le Prix national de Littérature. Parmi ses recueils, signalons les plus récents : *Bagages ouverts* (*El Equipaje abierto*, 1996) et *Vitrine de poisons* (*Escaparate de venenos*, 2000). Son roman *Fumée*, a été traduit en français pour les éditions de la Table ronde. Quelques poèmes ont été publiés dans *L'Invention des voix*, *Voix d'encre* (1996), *Poésie espagnole, 1945-1990* de C. de Frayssinet Actes Sud/Unesco, (1999).

### Dans le patio

À quel lac d'argent  
as-tu abreuvé ta bouche, crépuscule  
argenté qui à force d'être rose  
explose en ivoire, en braise vive  
tout ivre de toi-même, sans rien comprendre  
au roulement des soleils et de la fleur amère ?

Qui  
si consciemment  
nettoie cette heure jusqu'à la rendre  
transparente de pure béatitude ?  
Qui éclaire ce moment  
avec l'eau sans sel de la banalité ?  
quel soin amoureux le parfume, tendu  
en équilibre indemne sur le monde ?

Si tu m'as tout donné, tard, tête à tête,  
heure certaine et accomplie du regard,  
comment te demanderai-je de rester ?  
Où garderai-je tous tes dons ?  
s'ils sont d'azur, de nuage  
seul, d'arôme seul, du savon  
aspirant le temps qui se dépose et puis s'efface ?

Ce jour commençait  
comme tant d'autres et il s'élève  
au-dessus de toutes  
mes fatigues d'hier  
vers son centre résolu, où je ne pourrai plus  
confondre sa raison avec mes soins.

Haut jaillissement de la lumière  
qui par la fente surgit de ce ciel,  
ne me laisse pas m'enfoncer  
en mes lourdes fatigues ni ma maison,  
qui est ta fête dans le patio.

### Soleil sur Elca

À Francisco Brines

Soleil sans peine d'août,  
tu es, de tous les oiseaux,  
le plus haut rossignol, celui qui se berce  
[et chante,  
sur la branche éternelle de l'énigme,  
pour l'amour ébloui de ce rêve.

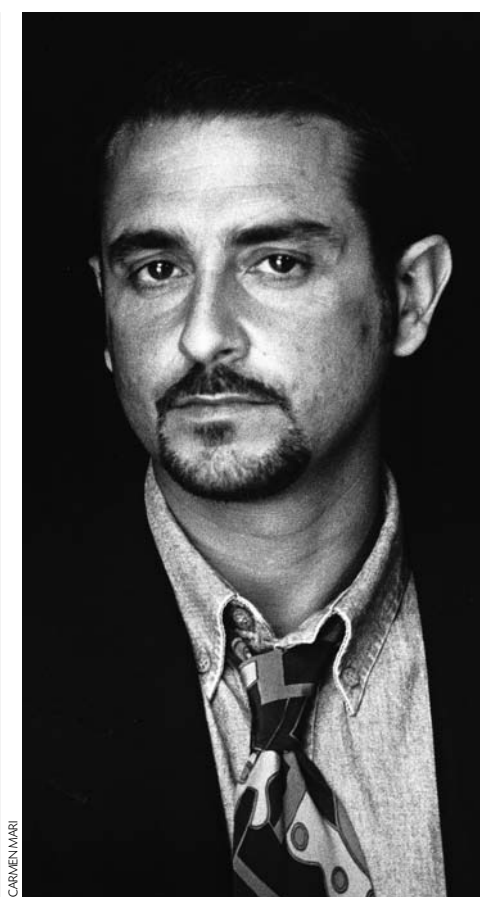
Sous l'huile tranquille  
avec laquelle tu oins de ta paix le midi,  
ces yeux contemplent, en se décomposant,  
ta lumineuse décomposition en formes pures,  
vif verre broyé dans le canon de l'air,  
pluie ardente qui aiguïses  
en braise et lumière ta carcasse verticale.

Sur l'ordre de quel hasard  
ta tiédeur féconda le ventre froid  
du néant infini  
pour illuminer la roche et les âges,  
la camomille amère de l'amour  
et la chevrotine rouge de la conscience  
entre les ailes du monde ?

Et savoir qu'un jour,  
quand la roue trouvera son caillou  
et que s'enflammera le mauvais charbon  
[de l'outrance,

tu brûleras la terre proprement  
avec ta mémoire tout au fond,  
toi qui fus à l'abri  
de la journée heureuse, troubadour  
des prismes,  
toi qui enfiles ta braise dans l'abeille nerveuse  
pour qu'elle embrase l'air de l'été  
de sa pointe errante,  
toi, père  
de la joie, miel  
de l'enfance, pieux  
tanneur  
de nos pauvres os.

Inédits, traduit par François-Michel Durazzo



**VICENTE GALLEGO** (Valence, 1963), poète, romancier et critique, est l'auteur de plusieurs recueils réunis dans *Le Rêve vrai* (*El Sueño verdadero*, *Poesía 1988-2002*, 2003). Chacun des titres de cette édition a été récompensé par un prix important : Roi Juan Carlos I en 1987, Fondation Loewe à la Jeune création en 1990, Ville de Melilla en 1996, mais surtout Fondation Loewe et National de la Critique en 2002 pour *Sainte dérive* (*Santa deriva*, 2002). En tant que narrateur, Vicente Gallego s'est fait connaître avec *Cuentos de un escritor sin éxito* (*Histoires d'un auteur sans succès*, 1994), prix Tigre Juan de la première œuvre de fiction publiée dans l'année. Son œuvre a été reprise dans de nombreuses anthologies. En français quelques poèmes ont été publiés dans *Poèmes d'Espagne*, aux *Cahiers bleus* en 1992 et dans la revue *Europe* « Voix d'Espagne », n° 852, 2000.



## Dionisia García



CARMEN NABR

### Tant que je vais avec moi-même

Matinée lumineuse, qui ne craint pas l'oubli.  
Je célèbre avec elle la fête des rues.  
Qu'ai-je de bien plus sûr en cette vie si brève  
commencée un beau jour, il y a tant d'années.  
Si je crois? Si je cherche d'autres vérités?  
Je vois le monde ici. Je marche sans réponses,  
au jour le jour, ce qui n'est pas si mal.

Toujours dans le noir, 2001

### Chaque seconde gagnée

Et cette solitude dont je m'approche chaque jour,  
quand le silence est secourable, que les travaux finissent  
et sont partis les êtres chers vaquer à leurs affaires.  
Comment est-il possible qu'aimant on soit si seul?  
Je n'ai pas pour ma part fait choix de ce malheur,  
ni de sa voix; elle continue de rester là, prétentieuse.  
Je veille comme toujours au même poste,  
je vis avec ferveur chaque seconde gagnée,  
le rendez-vous de chaque jour dans les petites choses,  
et le temps sans limites pour la mémoire,  
avec tant de vies en une seule confondues à présent,  
exigeantes: à laquelle donnerais-je la primauté?  
Car la flamme ne s'est pas éteinte,  
et, comme en rêve, pointent bonheur et infortunes,  
souffles vivants, et la splendeur douloureuse  
qui parfois l'accompagne et de nouveau captive,  
et tend peut-être à nous rendre mystiques,  
ou défenseurs de notre propre lutte.

### Lyons tea

Ici, avec moi, un objet.

Je repasse ses contours:  
sa couleur rougeâtre, sa rouille dorée.  
Lyons tea  
sur le couvercle, un décor de damier et de lions.  
Qualité de luxe, Export by (1929)  
La vieille boîte et son origine oubliée,  
unie au papier, une présence.

### La tasse de Silésie

Sur ses bords les lèvres s'arrêtent.  
La tasse est belle,  
avec sa frise de roses  
et son filet doré.  
Arômes de café, lavande et menthe, plus intenses,  
Car la tasse est creuse.  
Je la regarde de rose à rose  
et sa couleur, sa forme  
me réjouissent;  
savoir que d'autres lèvres  
ont goûté ce refuge,  
d'autres yeux l'ont savouré.  
Sur la table elle n'est pas un objet quelconque,  
ni un simple ornement.  
Elle attire les regards,  
les mains,  
les lèvres.  
peut-être un ultime soupir,  
une ultime gorgée,  
ou l'ennui des après-midi.

Journal ouvert, 1990

### Un autre moment

Avec moi  
les couleurs de Giotto  
et sa géométrie.  
les rues pavées;  
pluie fine qui mouille le visage.  
J'ai vécu cette clameur du treizième siècle,  
avec des géraniums d'aujourd'hui sur les fenêtres.

Là rien ne passe, sauf le sentiment.  
Qu'ils sont pérennes les arômes mystiques,  
les lumières qui sans l'éteindre  
éclairèrent le temple de Minerve.

### Échos à San Michele

A Soren Peñalver

L'urne de cristal  
montrait les objets  
d'un dieu enfui.

Les pieds dénudés,  
la danse brisée,  
pas la mémoire  
de l'Art en sa grandeur.

Nos pas plongent  
dans le matin gris,  
et un murmure de voix  
couronnait la scène:  
Diaghilev, Diaghilev...

L'écho se répète  
dans ce cimetière  
de pluie et solitudes.

Lieux de passage, 1999, traduit par François-Michel Durazzo

## Carlos Marzal

### A cappella

Nous poursuivons le chant,  
même muets.  
D'une voix qui s'abandonne,  
nous bénissons le front bruisant  
tandis que la vie profonde se dissipe.

Nous avons rêvé le sifflement,  
l'octave d'hommage  
à tout ce que nous perdrons avec le temps.  
En chœur et si chantants,  
d'un mouvement rythmique, nous rejoignons,  
par enchantement, tous les désaccordés  
[du monde.

Notre persévérance se perd, sans  
[applaudissements,  
sur la pente lumineuse du son violent,  
qui embaume le soleil des dangers.  
Nous gagnons l'air, la lie, l'écho paisible  
qui commémore le jour de l'origine.  
Quelqu'un frappe le bourdon de notre sort,  
quelqu'un presse le jour jusqu'à son accord,  
et s'évanouit, et rêve,  
si sonore,  
et multiplie la trille de ce souffle.

Vaincus par la beauté, subjugués  
en vaine loyauté envers la vie,  
nous attaquons un hymne primordial.

## Jaime Siles



VICENT BOSCH

**DIONISIA GARCÍA** (Fuente-Álamo, Albacete, 1929) réside à Murcie. Elle est d'abord poète, mais aussi romancière et critique à ses heures. Son œuvre poétique comprend neuf titres de 1976 à 2001, dont les sept premiers ont été recueillis dans *Tiempos del cantar* (*Temps du chant*, Murcie, 1995) suivis de *Lugares de pasos* (*Lieux de passage*, 1999) et *Aún a oscuras* (*Toujours dans le noir*, 2001). Elle est l'auteur de trois recueils de nouvelles, une biographie et de deux recueils d'aphorismes. Bien qu'elle soit l'une des voix féminines les plus considérées de sa génération, qu'elle figure dans un certain nombre d'anthologies en Espagne et à l'étranger, elle reste un auteur dont la discrétion l'a jusqu'à présent tenue à l'écart des publications françaises. Un prix de poésie décerné à Murcie porte son nom.

Émotion froide des voix blanches,  
Voici que nous rachète  
l'excentrique pureté de cette parade :  
la musique fébrile fait de nous des héros,  
nous sommes dieu sur la terre, si nous chantons.

Malheur de s'élever pour être rauques.  
Malheur de s'envoler pour être aveugles.  
Carillon des malheurs tellement nôtres.  
Nous, les plus désaccordés,  
les plus oiseaux,  
avec abnégation et en musique,  
d'une roulade nous remercions :  
cloche arrogante de l'humain,  
diapason vibrant du non-sens.

### Hors de moi

Sur cette légèreté, convalescent,  
sur ce fragile squelette fraternel,  
je consigne mon récit  
et vais tremblant.

Plus je m'enfile, ne tenant qu'à un fil,  
plus je lève l'ancre, en moi, sans moi,  
[avec le câble  
qui lie mon corps à la terre et me fixe le cap.

Santé à ma santé,  
le promontoire  
que je double, à la dérive, sans aide,  
avec ce fanal seul  
de chair où je scintille.

Et le blizzard me berce, et je vais dérivant.  
Et l'ouragan me berce, et je vais et je nais.

Santé à ma santé,  
Désormais nul retour.  
Depuis ce relâchement, j'aspire à plus ferme.  
Et plus je me complais, et plus je jouis de moi,  
lorsque je me libère, en moi, du superflu.

Je baise mes paupières, la douleur est ténue,  
puis la fièvre légère se tempère.

C'est là le bûcher  
dont le feu, circulaire, m'abrite,  
et je regarde d'un œil stupéfait,  
l'éther constellé,  
et je hurle vers la lune,  
et j'ânonne,  
et je danse,  
et je suis ma tribu.

### Lieu rupestre

Avec la soif la plus ancienne,  
agenouillé,  
pour trouver le lit de ton eau,  
je me suis baigné en toi,  
lymphe rayonnante ;  
je me suis prosterné en toi,  
jamais si jeune auparavant.

Dans la grotte qui divise ton corps,  
j'ai finalement quitté mon rivage,

j'ai plongé dans tes lèvres,  
avec mes lèvres.  
Ma salive te parlait sans idiomes.

Avec l'humidité sacrée  
j'ai dessiné,  
sur la paroi de soie de ton abîme.

Dans la résine saumâtre du désir,  
j'ai disposé une rose,  
et l'ai mordue.

J'ai fait s'envoler un oiseau,  
et je l'ai tué.

Il y avait un homme debout,  
à présent il n'y a rien.

Hors de moi, 2004, traduit par François-Michel Durazzo



CARIBÉ/VAIR

**CARLOS MARZAL** (Valence, 1961), poète, romancier et critique, a dirigé la revue *Quites*, consacrée à la littérature et à la tauromachie, pendant dix ans. Considéré comme un des meilleurs représentants de la nouvelle génération, il a reçu les prix de poésie les plus prestigieux d'Espagne. Il est l'auteur de cinq recueils de poèmes : *El Último de la fiesta* (Le dernier jour de fête, 1987), *La Vida de frontera* (La vie de frontière, 1991), et *Los Países nocturnos* (Les Pays nocturnes, 1996), *Métaux lourds* (Metales pesados, 2002), Prix national de la Critique et *Hors de moi* (Fuera de mí, 2004), récompensé par le Prix de la Fondation Loewe. Son premier roman est à paraître chez Tusquets. En français, Carlos Marzal a été publié dans la revue *Europe*, « Voix d'Espagne », n° 852 en 2000 ; *Hors de moi* est en quête d'éditeur.

### Ballade du pont de Cologne

Sur le pont de Cologne  
deux lions veillent sur  
l'eau qui est en dessous,  
l'air qui est au-dessus.

Ces deux lions de bronze  
au regard fixe voient  
le fleuve avec son pont,  
le train avec ses voies.

Ces deux lions de bronze  
sur le Rhin s'extasient  
voyant passer cette eau,  
voyant passer la vie.

Qui pourrait tout comme eux  
rester sur cette rive  
voyant passer cette eau,  
voyant passer la vie ?

Qui pourrait rester là  
à scruter l'horizon :  
l'air qui est au-dessus,  
l'eau qui est sous le pont ?

Qui pourrait rester là  
comme le vert-de-gris  
de leurs crinières, hors  
du bronze de la vie ?

Qui pourrait rester là  
immobile, sans heurt,  
voyant passer les ans,  
les jours après les heures,

voyant passer le pont  
de Cologne très vite  
sur l'eau comme sur l'air  
aux couleurs d'améthyste ?

Qui pourrait, dites, lions,  
du bronze de la vie  
arrêter les images,  
arracher les esquilles ?

Qui pourrait, tout d'un coup,  
un beau soir par surprise  
se changer en un lion  
pour se réveiller brisé ?

Sur le pont de Cologne  
être lion et vigie,  
le vert-de-gris dissous,  
la crinière brunie.

Avoir les yeux ouverts  
sur la vie qui s'écoule,  
l'air qui est au-dessus,  
l'eau qui est en dessous,

voyant passer les heures,  
les ans après les jours  
sans jamais parvenir  
à la fin du séjour.

Être un lion de bronze  
au regard insoumis,  
le vert-de-gris dissous,  
la crinière brunie.

Quel beau lion de bronze  
deviendrait celui-ci  
penché sur le néant  
du pont de notre vie

écoutant nuit et jour,  
écoutant jour et nuit  
le son blanc de cette eau  
qui est mélancolie !

Les trains défileraient  
et moi je les suivrais  
du regard, d'un regard  
qui, seul, m'appartiendrait.

Les soirs défileraient,  
je leur dirais adieu  
avec un incendie  
sur mon front tout en feu.

Les ciels défileraient,  
et je leur ferais signe  
de mes griffes de bronze,  
vert-de-gris de ma vie.

Être un lion de bronze  
avec un regard fixe  
comme celui de Valence  
toujours prêt à sourire,

la gueule grande ouverte,  
qui effleurait ma main,  
mais qui, la bouche vide,  
ne me la mordait point.

Ce lion de la poste  
à la tête invariable  
attendant une lettre  
qu'il ne recevrait pas.

Comme eux et comme lui,  
sur le marbre ou le Rhin,  
vous, lions de ma vie,  
qui pourrait un certain

jour dire adieu à tout,  
adieu à chaque jour,  
à tout ce qui traverse  
notre vie sans recours

**JAIME SILES** (Valence, 1951) est poète mais aussi universitaire, critique, traducteur et essayiste. L'ensemble de son œuvre a reçu le Prix Teresa de Avila et compte onze recueils, dont *Canon*, Prix Ocnos 1973, *Musique d'eau* (*Música de agua*), Prix de la Critique 1983 et *Feux rouges, feux rouges* (*Semáforos, semáforos*), Prix de La Fondation Loewe 1989, les neuf premiers étant recueillis dans *Poesía 1969-1990* (1992). Depuis ont été publiés *Hymnes tardifs* (1999) et *Pas dans la neige* (2004). Ses recueils en français : *Genèse de la lumière*, *Biographie seule*, *Canon* traduits par L. Breyse (Presses de l'ENS, 1990), *Musique d'eau*, *Columnae*, traduits par F. Morcillo (Bruxelles, Le Cri, 1996) et *Hymnes tardifs*, traduit par Henry Gil (Belval, Circé, 2003). Des poèmes ont été publiés dans les revues et anthologies suivantes : *Poèmes d'Espagne*, aux *Cahiers bleus*, en 1992, *Poésie espagnole, les nouvelles générations* de P. Provencio, Presses Universitaires de Lyon (1994), *Anthologie bilingue de la poésie espagnole*, La Pléiade, Gallimard, 1995, *L'invention des voix*, Voix d'Encre, 1996, *Poésie espagnole, 1945-1990* de C. de Fraysinnet Actes Sud/Unesco, (1999), *Europe "Voix d'Espagne" n° 852* (2000) et *Conférence*, n° 5 (1997), où ont été publiés de larges extraits de *Feux rouges, feux rouges* traduit par Henry Gil, et en quête d'éditeur.

mais qui reste, en quel lieu,  
dans quel regard si fixe  
de quel antique lion  
ou bien lointaine brise,

dans quel vert-de-gris, bronze  
ou Cologne visible ?  
De quoi, dites-le-moi,  
est faite notre vie ?

Sur le pont de Cologne  
deux lions veillent sur  
l'eau qui est en dessous,  
l'air qui est au-dessus,

tandis que les trains passent  
se perdant tout au loin  
tandis que nous passons,  
sur les voies, sur le Rhin.

Vous, lions de Cologne,  
que voyez-vous chez nous :  
la souffrance des hommes,  
le vert-de-gris des jours ?

Vos yeux que gardent-ils  
de notre pauvre vie :  
la clarté du matin  
ou le soir aboli ?

Que reste-il de nous  
sur votre front figé :  
le désir d'être ou bien  
la déroute infligée ?

Que reste-il de nous,  
qu'est-ce qui meurt ou germe ?

Pas dans la neige, 2004, traduit par Henry Gil



## Luis Antonio de Villena



EL MUNDO

### Bars

Ni vivre ni mourir. Que reste-t-il ?  
Un vague sud là-bas ; corps sans géographie.  
L'eau douce d'un soleil que personne n'a vu,  
la mer baignée de rires et sans aucun contact.  
Pris dans la fumée bleue d'une atmosphère confinée,  
dans l'odeur du tabac, des parfums évanescents,  
et l'éclairage artificiel qui supprime rue ou visage ;  
calme dans un glacier de gins adultérés,  
la musique t'entoure de ses flots basaltiques,  
il y a une lampe en papier, des reines de cêruse...  
Ni vivre ni mourir. Que reste-t-il ?  
L'impossible regret de dieux blonds et d'un sud.

### Cette chère atmosphère de tango vers les trois heures

Au comptoir désert les barmen t'offrent  
l'avant-dernier verre. On entend, derrière, la musique habituelle,  
il reste peu de gens pour danser encore à ces heures,  
en ces derniers jours de janvier, aussi froids  
qu'un lundi permanent... Tu sens, face au miroir,  
le si dur orgueil d'être seul. Et les garçons  
t'expliquent où l'on peut manger au petit jour,  
ou dans quel mauvais lieu, plus ou moins chic, on évite  
de voir le soleil quand vient l'aube. La dame, après,  
te rend ton manteau et te salue poliment  
en se plaignant, vestiaire vide, à propos du travail...  
Tu descends l'escalier. (L'amour existe-t-il ? Ai-je été  
parfois entre ses ailes ? Pourquoi je suis qui  
je suis, et non comme tu es toi, tout de lumière et beauté ?)  
Descendre rend plus profond l'orgueilleux désert  
d'être seul... Un maître prend congé avec des courbettes,  
et le portier s'empresse de te faire passage...  
Tu boutannes ton pardessus bleu, et tu souris, sceptique,  
en laissant un pourboire... La nuit est là, limpide,  
sèche, étoilée, pure. La porte s'ouvre avec solennité :  
À demain, monsieur ! Votre solitude est prête.

**LUIS ANTONIO DE VILLENA** (Madrid, 1951), est poète, romancier, essayiste et traducteur. L'ensemble de ses poèmes de 1970-1989 a été repris dans *La Belleza impura* (*La Beauté impure*, 1996). Suit *Célébration du libertin* (*Celebración del libertino*, 1998) récompensé par le 19<sup>e</sup> Prix de Poésie Ciudad de Melilla. Sa prose n'est pas moins abondante et compte une dizaine de romans. *Le Bordel de Lord Byron* (*El Burdel de Lord Byron*), obtient le Prix Azorín en 1945 et *Facile* (*Fácil*, 1999) a été traduit en français et publié chez Climats. Son essai qui a le plus marqué est *Le livre des perversions* (*El Libro de las perversiones*, 1992). Quelques poèmes ont été traduits en français principalement par Annie Salager, dans des revues et dans des anthologies telles que *Poésie 1*, n° 52 (1978), *Le Journal des poètes*, n° 4 (1987) et n° 6 (1991), *Poésie espagnole, les nouvelles générations* de P. Provencio, Presses Universitaires de Lyon (1994), *Anthologie bilingue de la poésie espagnole*, La Pléiade, Gallimard, 1995, *Poésie espagnole, 1945-1990* de C. de Frayssinet Actes Sud/Unesco, (1999), *Europe*, « Voix d'Espagne », n° 852, 2000. A. Salager a traduit *Fuir l'hiver*, couronné dans son pays par le Prix national de la Critique en 1981, en quête d'éditeur.

### Baume infallible contre la tristesse

Vers où le sud ? Sur quelle carte Samoa ?  
Où les piscines africaines, sous le char du soleil ;  
la pure mer, le sable blond comme de jeunes jambes ?  
En quel lieu les hautes mosquées, les minarets  
d'azur, ou ses doigts cuivrés qui dans la nuit te fouillent ?  
Avec quoi faut-il rompre pour arriver là-bas ? Pourquoi est-il  
loin toujours son été de fruits liquoreux, le bourdon  
de l'air chaud, l'atoll vert et les arbres à pain ?  
L'Île du Navigateur, où est-elle ? Où cette  
musique astrale de jasmins et de langues ; ses corps,  
dans l'eau et la vapeur, fleurant lentisque et henné ?  
Qu'est-ce le Sud ? Où est-il l'éternel été  
des Grecs ? Ou bien le *Livre de la Fleur* de Ibn Dawud ?  
Où ses caresses primitives, la chaude félicité du soleil,  
ses rivières et l'exacte jeunesse où tout est chaleur et toucher ?  
Où l'immense sud, la douce odeur du jaillissement séminal ;  
l'abdomen glabre et lisse pour y mourir d'amour, là-bas ?  
Où ce sud cherché nuit après nuit pour être heureux ?

### « Four roses »

S'abandonner enfin et céder à la chute !  
Avoir été, et exister sans être. En étant  
le sans trace, une fumée, le naufragé  
sur terre. Dont on raconte effrontément  
les histoires : il a fait, défait, fini  
dans la misère. En étant celui qu'on expulse du bar  
au petit jour ; celui qui n'écrit plus,  
qui emprunte aux amis (misérables !),  
qui se reconnaît aussi quand il se voit  
dans un miroir. Éméché, quatre roses, cigarettes,  
filouteries sans fin avec des garçons bien  
(pas mieux que lui), des livres à peine, juste  
la rhétorique aux beaux verbes appris,  
un anneau au doigt – dernière piste –  
et l'audacieuse gueuserie de la dérive...  
Personne enfin ! L'être parfait !

### Descendre la pente

Perdre est le plus noble geste de la vie.  
Qu'on ne s'y trompe pas. Seul perd celui qui eut.  
Aussi, perdre est un double triomphe. Le dédain  
aujourd'hui et la cour brillante du début.  
Accepter la misère après l'or. Se complaire  
à n'être personne, en étant riche. Se défaire de tout.  
Goûter à la fange avec des papilles de prince.  
(Créateurs stériles ou rois en exil.)  
Le vrai perdant n'est pas celui qui cherche  
mais qui accepte – réellement – son destin.  
Ce qu'il porte ne lui appartient pas. Il a des dettes,  
alcoolique tôt vieilli, comme en faisaient les jeunes lords  
il y a un siècle. Pour acheter diamants et chevaux...  
Le perdant ne veut plus rien savoir de ce qu'il a aimé  
(négligemment appose sa signature à ce livre).  
Perdre c'est être un autre et le même. Et vivre  
enfin l'attrait déchirant de la chair, qui ennoblit  
et salit. Perdre est un acte ultime de dandysme.

Fuir l'hiver, 1981, traduit par Annie Salager

## Carles Duarte



FRANCESC GUITART

## Jaume Pont

### Post scriptum

III

À Carlos Edmundo de Ory

loin  
plus loin  
fragile comme la gorge du porc  
transparent  
comme la mort  
plus loin  
que la dent cariée du ciel

muet boucher du néant

Limite(s), 1976

XXI

Nous dirons amour.  
Et dans la parole  
aveugle qui nomme pour nous l'ombre  
nous dessinerons la rêverie des corps.

La chair transfigurée.

Nue.

Comme cette lumière qui précipite  
l'éclatement de feu et de fièvre  
dans les yeux dévastés du moribond.  
Sans savoir où commence l'amour  
et où s'achève le coup de folie.

I

La lune répand  
un flot de lumière  
mouchetée d'étoiles.

Le vent parfume l'ombre  
de fragrances liquides.

La nuit palpite  
muette  
nue  
épuisée.

Le cristal de l'aurore  
griffe l'horizon.

Dans le ciel blessé  
Khepri commence à écrire  
le nom du Soleil,  
peau tendue du jour.

II

Les rêves se défont ;  
dans la pénombre enceinte de lumière,  
derrière la peau enflammée de la houle,  
Khepri répand une clarté soyeuse ;  
l'horizon liquide se déchire,  
la blessure s'agrandit  
comme la larme rouge  
que la nuit abandonne ;  
de lourdes nuées lui voilent la face,  
le souffle du vent proclame son effort,

l'origine,  
la construction du jour.

III

Éclatent contre l'air  
des ondes de lumière,  
l'incendie consume  
la texture de l'ombre,  
n'arrache,  
impassible,  
gestes et couleurs.  
Le silence s'endort ;  
Khepri tarit le rêve,  
il persiste dans l'effort  
pour que la lumière prenne  
les feuilles et les mains,  
l'espace où grandit la peau,  
le territoire sacré des émois,  
où les hommes et les femmes s'abritent,  
où ils engendrent la vie,  
où ils s'aident et se craignent,  
où ils prient en apprenant que le temps  
[les détruit,  
où l'oubli les dévore.

IV

Le monde trouve sa place  
dans la pensée.  
La peau faite de terre s'ouvre  
à la lumière du jour,  
à la force du temps,  
aux chemins bleus

parcourus par le sang et la sève,  
au vieux profil de la mer,  
à la fragrance de l'eau.

Le pouls de l'air tremble  
dans un battement de feuilles ;  
tu prononces un nom,  
tu y reconnais un passé.  
Le monde nous précède,  
le monde nous engendre.  
Le souffle d'un Dieu lointain  
insufflé la vie  
à une matière nue.

V

Khepri soulève le Soleil,  
le pousse vers le midi.

Il dispose l'ombre,  
étend le sillon du blé qui pousse,

allume les nuages  
et nourrit les vents.

Il n'y a pas de repos,  
rien que le silencieux regard  
et une douleur avide  
qui consume les rêves  
et détruit la lumière des regards.

Atterré,  
Khepri observe la haine,  
le combat des êtres  
sauvages et grossiers,  
par eux-mêmes vaincus,  
trafiquants de l'oubli.

Un jet de bleus dessine  
l'histoire du désir,  
le chant de l'eau revient.

Khepri, première partie, 1998, traduit par Mathilde Bensoussan

**CARLES DUARTE** (Barcelone, 1959), poète, linguiste catalan, et traducteur en espagnol et en catalan d'Hélène Dorion. Son œuvre poétique, qui couvre les vingt dernières années, compte autant de brefs recueils de textes courts, à la langue dépouillée. Deux sources d'inspiration dominant : quelques titres évoquent et s'appuient sur la pensée juive et sur l'antiquité, tels que *Kohélet* (1996), *Ben Sira* (1996), *Qumran* (1997), *Khépri* (1998), *Ha-Cohen* (1999), *Trytique hébreu* (2002)... tandis que d'autres abordent des thèmes plus universels comme *D'une terre bleue* (1997), *Le Rêve* (2000), *Le Silence* (2001), *La Lumière* (2001), *Le centre du temps* (2003). Il a reçu les prix Rosa Leveroni et Vila de Martorell. Quelques-uns de ses poèmes se trouvent dans les revues *Poésie 97*, n° 69 et *Liberté* (Québec), n° 249 (2000). *Le Silence* a été traduit par H. Dorion et F.-M. Durazzo par *Le Noroît* (Montréal, 2002), tandis que *Triptique hébreu* (trad. M.-C. Zimmermann) et *Khépri* (trad. M. Bensoussan) sont en quête d'éditeur.

XXX

Laisse arriver la lumière de l'aube  
au lieu où tout l'espace n'est qu'incendie.  
Tu habiteras le séjour, le jardin barbare,  
l'œil et la vérité humide de son centre.  
Comme ce souffle animal qui cherche  
la consommation du cri dans le silence.

Jardin barbare, 1980

### Zahra de la plaine de Maski-Kan

Donne-moi la main !

Nous vieillirons  
comme vieillit sur l'arbre  
le fruit mûri  
du Maski-Kan

Avec le poids de la douceur  
avant la chute

### Latitude du Funambule

Plus près de l'amour

indivise  
l'orbite qui clôt le feu  
tubulaire de la chair

téton de la peur et de l'abîme

Plus près de toi  
la latitude du funambule

Divan, 1982

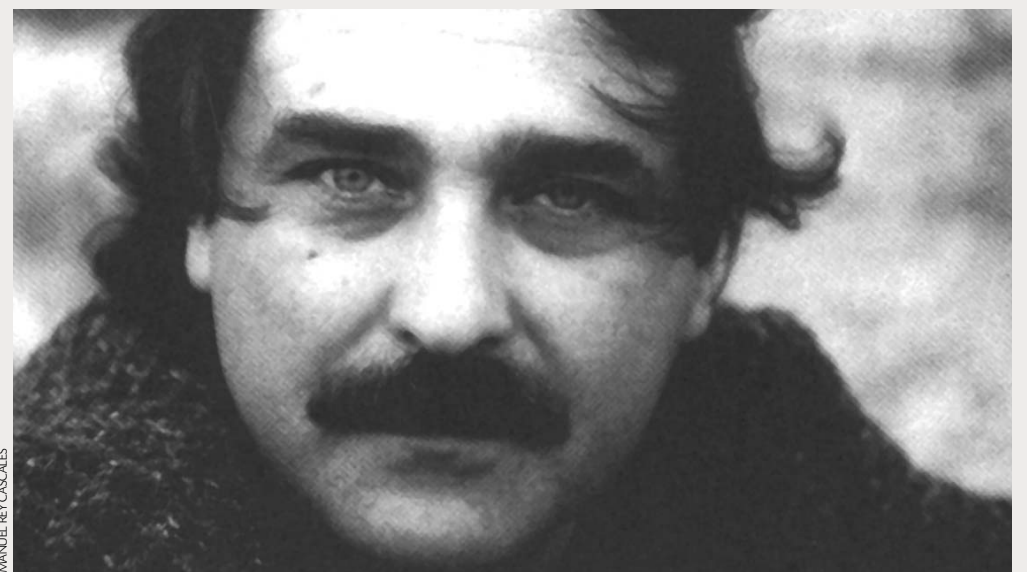
I

Depuis toi

vers le souffle qui brûle  
la distance germinale  
du baiser

depuis toi

où la salive trouve  
l'eau concave  
des rêves



MANUEL REYCASCALES

pour que rien ne soit :  
la déraison des jours  
le poids de l'amour  
la mort et la mémoire

II

Dans nos bouches  
l'eau  
que parfume l'épiphanie  
des langues  
là où bat l'ombre  
que la nuit ignore

aigreux  
engloutie dans l'au-delà  
des couchants

comme la parole  
les limons et la distance  
du fond

Raison de hasard, 1989

### Fragments

d'Abd-Allah Ibn Yahya

Écrire avec son sang le livre de l'esprit

D'abord tes lèvres, puis le vin

Le silence, la chair des ténèbres

Les ténèbres, le silence de la chair

Livre de la Frontière, 2000, traduit par François-Michel Durazzo

**JAUME PONT** (Lérida, Catalogne, 1947), poète et critique spécialiste de l'avant-garde, est l'auteur de sept recueils dont les cinq premiers tous traduits en français, sont en quête d'éditeur. Ils sont réunis sous le titre de *Raison de hasard* (*Raó d'Atzar*, 1989) : *Limite(s)* (*Limit(s)*, 1974-1976), *Les Voiles de l'éclipse* (*Els Vels de l'eclipse* 1977-1979), *Jardin Barbare* (*Jardí bàrbar* 1979-1980) ; *Divan* (1980-1982) et *Raison de hasard* (*Raó d'atzar* 1983-1989), et notamment *Vol de cendres* qui reçoit le prix de poésie catalane « Serra d'or », traduit en français par François-Michel Durazzo pour les éditions du Noroît (Québec, 2004) et le *Livre de la frontière* (*Llibre de la Frontera*, 2000) couronné par le Prix national de la Critique qui récompense la meilleure œuvre écrite dans une des langues d'Espagne. Certains poèmes ont été publiés dans la revue *Poésie 97*, n° 68, 1997.



**Ce supplément est dédié à** ABAD QUIJADA EVA BELEN ABRIL ALEGRE OSCAR ACERO USHINA LILIANA GUILLERMINA AGUADO ROJANO FLORENCIO ALONSO RODRIGUEZ JUAN ALBERTO ALVAREZ GONZALEZ MARIA JOSEFA ANDRIANOV ANDRIYAN ASEN OV APARICIO SOMOLINOS MARIA NURIA ARENAS BARROSO ALBERTO ASTOCONDOR MASGO NEIL HEBE AVILA JIMENEZ ANA ISABEL BADAJOZ CANO MIGUEL ANGEL BALLESTEROS IBARRA SUSANA BARAHONA IMEDIO FRANCISCO JAVIER BARAJAS DIAZ GONZALO BEDOYA GLORIA INES BEN SALAH IMDDAOUAN SANAE BENITO SAMANIEGO RODOLFO BOGDAN LIVIA BRASERO MURGA FLORENCIO BRYK ALINA MARIA BUDAI STEFAN BUDI TIBOR CABREJAS BURILLO MARIA PILAR CABRERO PEREZ RODRIGO CALVO GARCIA MILAGROS CANO CAMPOS SONIA CANO MARTINEZ ALICIA CARRILLERO BAEZA JOSE MARIA CARRION FRANCO ALVARO CASAS TORRESANO FRANCISCO JAVIER CASTILLO MUÑOZ CIPRIANO CASTILLO SEVILLANO INMACULADA CENTENERA MONTALVO SARA CISNEROS VILLACIS OSWALDO MANUEL CIUDAD REAL DIAZ MARIA EUGENIA CONTRERAS SANCHEZ MARIA SOLEDAD CONTRERAS JACQUELINE CRIADO PLEITER MARÍA PAZ DE BENITO CABOBLANCO ESTEBAN MARTIN DE LAS HERAS CORREA SERGIO DE LUNA OCAÑA MIGUEL DE MIGUEL JIMENEZ ALVARO DEL AMO AGUADO JUAN CARLOS DEL RIO MENENDEZ MARTA DEL RIO MENENDEZ NURIA DIAC NICOLETA DIEZ HERNANDEZ BEATRIZ DIMA GEORGETA GABRIELA DIMITROVA PAUNOVA TINKA DIMITROVA VASILEVA KALINA DJOCO SAM DOS SANTOS SILVA SERGIO DURAN SANTIAGO MARIA DOLORES EL AMRATI OSAMA ENCINAS SORIANO SARA FERNANDEZ AVILA CARLOS MARINO FERNANDEZ DEL AMO MARIA FERRER REYMADO REX FIGUEROA BRAVO HECTOR MANUEL FRUTOS ROSIQUE JULIA FUENTES FERNANDEZ M<sup>a</sup> DOLORES GALLARDO OLMO JOSE GALLEGO TRIGUERO JOSE RAUL GAMIZ TORRES MARIA PILAR GARCIA ALFAGEME ABEL GARCIA ARNAIZ JUAN LUIS GARCIA FERNANDEZ BEATRIZ GARCIA GARCIA-MONIÑO MARIA DE LAS NIEVES GARCIA GONZALEZ ENRIQUE GARCIA MARTINEZ CRISTINA AURELIA GARCIA PRESA CARLOS ALBERTO GARCIA SANCHEZ JOSE GARROTE PLAZA JAVIER GENEVA PETRICA GIL PEREZ (Y FETO) ANA ISABEL GOMEZ GUDIÑA OSCAR GONZALEZ GAGO FELIX GONZALEZ GARCIA ANGELICA GONZALEZ GRANDE TERESA GONZALEZ PEREZ MARÍA DEL CARMEN GONZALEZ ROQUE ELIAS GRACIA GARCIA JUAN MIGUEL GUTIERREZ GARCIA BERTA MARIA HERMIDA MARTIN PEDRO IGLESIAS LOPEZ ALEJANDRA ITAIBEN MOHAMED IZQUIERDO ASANZA PABLO JARO NARRILLOS M<sup>a</sup> TERESA KLADKOVY OLEKSANDR LAFORGA BAJON LAURA ISABEL LEON MOYANO MARIA VICTORIA LOMINCHAR ALONSO MARIA DEL CARMEN LOPEZ DIAZ MIRIAM LOPEZ PARDO M<sup>a</sup> DEL CARMEN LOPEZ RAMOS M<sup>a</sup> CRISTINA LOPEZ-MENCHERO MORAGA JOSE MARIA MACÍAS RODRÍGUEZ MARÍA JESÚS MANCEBO ZAFORAS FCO JAVIER MANZANO PEREZ ANGEL MARÍN CHIVA VICENTE MARÍN MORA ANTONIO MARTÍN BAEZA BEGOÑA MARTIN FERNANDEZ ANA MARTIN PACHECO LUIS ANDRES MARTIN REJAS MARIA PILAR MARTINAS ALOIS MARTINEZ RODRIGUEZ CARMEN MONICA MELGUIZO MARTINEZ MIRIAN MENGIBAR JIMENEZ JAVIER MICHELL RODRIGUEZ MICHAEL MODOL STEFAN MOPOCITA MOPOCITA SEGUNDO VICTOR MORA DONOSO ENCARNACION MORA VALERO M<sup>a</sup> TERESA MORAL GARCIA JULIA MORENO ARAGONES FRANCISCO MORENO ISARCH JOSE RAMON MORENO SANTIAGO EUGENIO MORIS CRESPO JUAN PABLO MUÑOZ LARA JUAN NARVAEZ DE LA ROSA FRANCISCO JOSE NEGRU MARIANA NOGALES GUERRERO ISMAEL NOVELLON MARTINEZ INES ORGAZ ORGAZ MIGUEL ANGEL PARDILLOS CHECA ANGEL PARRONDO ANTON SONIA PASTOR PEREZ JUAN FRANCISCO PAZ MANJON DANIEL PEDRAZA PINO JOSEFA PEDRAZA RIVERO MIRIAN PELLICARI LOPEZOSA ROBERTO PEREZ MATEO M<sup>a</sup> PILAR PINEL ALONSO FELIPE PLASENCIA HERNANDEZ MARTHA SCARLETT POLO REMARTINEZ MARIA LUISA POPA IONUT POPESCU EMILIAN PRIETO HUMANES MIGUEL ANGEL QUESADA BUENO FRANCISCO ANTONIO RAMIREZ BEDOYA JOHN JAIRO RAMOS LOZANO LAURA REYES MATEO MIGUEL RODRIGUEZ CASANOVA JORGE RODRIGUEZ CASTELL LUIS RODRIGUEZ DE LA TORRE M<sup>a</sup> SOLEDAD RODRIGUEZ RODRIGUEZ ANGEL LUIS RODRIGUEZ SANCHEZ FRANCISCO JAVIER ROGADO ESCRIBANO AMBROSIO ROMERO SANCHEZ CRISTINA RZACA PATRICIA RZACA WIESLAW SABALETE SANCHEZ ANTONIO SANCHEZ LOPEZ SERGIO SANCHEZ MAMAJON MARÍA ISABEL SANCHEZ QUISPE JUAN ANTONIO SANCHEZ-DEHBA FRANCES BALBINA SANTAMARIA GARCIA DAVID SANZ

» suite de la p.1 L'exploration intérieure



commence et s'achève par un constat, celui de l'absurdité d'une vie qui devra s'achever et que l'oubli engloutira. Ces œuvres sont habitées par l'idée du néant. Pour désigner le temps, les poètes ont parfois recours à des métaphores, mais ils n'en abusent pas et ils revitalisent les topiques liés à ce thème: la fumée, la chute des feuilles, l'eau des rivières, cela en langue espagnole alors que, chez les Catalans, ce sont les espaces marins qui l'emportent, mais aussi les images de la roche rongée par le vent, celles du soleil dont la course nourrit de modernes mythologies.

**Les voleurs de langage**

La poésie qui s'écrit en Espagne entre 1990 et 2004 serait-elle nihiliste? Et lorsqu'elle interroge le mot Dieu, alors qu'elle se dit fréquemment hostile au monothéisme, n'y voit-elle pas le signe du désir de dépassement chez l'homme, et surtout d'une coïncidence avec le langage lui-même? Quelles que soient les tentatives du côté d'une transcendance inconnue, toujours à redéfinir (Colinas), un fait s'impose: la poésie demeure le seul objet d'une foi commune, une nécessité altruiste, seule capable de défier le temps. Le poète est obligé de devenir un voleur



de langage. Contre cette « chienne de vie », les « pauvres armes » que sont les mots acquièrent donc un étonnant pouvoir (Marzal). Les difficultés de la tâche poétique transparaissent dans ce métalangage qui n'occupe d'ailleurs qu'une partie du texte ou que quelques vers, mais les poètes glorifient d'abord ces paroles qu'il faut choisir pour mieux accompagner l'homme dans sa douleur. Les Catalans rejettent, eux aussi, la prolixité, cherchant le mot juste et affirmant leur « vénération » pour le langage (Duarte). Cependant, il est des poètes qui mettent l'accent sur le plaisir charnel que donnent ces mots que l'on touche et qui font « des pas sur le papier » (Jaime Siles).

Lorsque des figures de rhétorique complexes s'accompagnent de métaphores savantes, c'est que le poète en avait besoin et, pour le Catalan Gimferrer parce que l'histoire de leur poésie ne les avait pas encore suffisamment mis à l'honneur. Le vers demeure fondamental – peu de poèmes en prose! –, en bon héritier d'une tradition qui lui permet de capter aussi bien le langage conversationnel de 2004 que la langue savante qui invente une beauté atemporelle. L'une des incarnations étonnantes de cette générosité poétique est l'œuvre d'Álvarez, ce *Musée de cire* enrichi au

fil des ans, issu d'épigraphes suivies de poèmes qui sont des échos, des gloses et des créations dans différentes tonalités et qui constituent le Livre par excellence, dressé comme une stèle contre le dépérissement des civilisations, contre l'oubli auquel la poésie oppose depuis toujours le plus ferme démenti. **Marie-Claire Zimmermann**

Professeur à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris-IV) a longtemps été directrice du Centre d'études catalanes. Auteur d'une thèse d'État sur Ausiàs March (Valence, 1400-1459), cette catalaniste s'est aussi spécialisée dans la poésie contemporaine espagnole. On lui doit notamment la meilleure synthèse parue sur le sujet: *Poésie espagnole, moderne et contemporaine* (Dunod, 1995) et elle a dirigé le numéro de la revue *Europe*, « Voix d'Espagne », n° 852 (2000).

**UNIQUE! PROFITEZ TOUTE L'ANNÉE D'UNE MER TEMPÉRÉE.**

www.sanpedrodelpinatar.net

ÚNICO SAN PEDRO DEL PINATAR

Excmo. Ayuntamiento de San Pedro del Pinatar Concejalía de Turismo